

La poétique de la libération de soi ou comment sortir de l'assujettissement selon Butler

Palavras-chaves Sujeito. Normas. Outro. Liberdade.

Mots-clés Sujet, normes, autre, liberté.

Gautier Maes

Erasmus Mundus, Toulouse,
France

Mestre em Filosofia pelo
Erasmus Mundus EuroPhi-
losophie (Universidades de
Praga, São Carlos e Louvain-
-la-Neuve).
gautier.maes@hotmail.fr

Résumé

La philosophe américaine Judith Butler se propose de continuer les recherches de Foucault à propos de la problématique de l'«assujettissement», du sujet et des normes du pouvoir. Selon lui, un sujet éprouve une liaison passionnée avec des normes et il est investi par elles. Mais, spécifiquement, c'est un autre être humain qui incarne les normes et force le sujet à initier une narration de soi-même. Mais cette relation n'est pas nécessairement positive et peut contribuer pour la négation du sujet quand l'autre essaye de le détruire symboliquement (en faisant usage de la langue et de la mauvaise langue). C'est alors qu'on peut organiser une poétique du sujet qui lui permet de se libérer et de commencer une forme d'autonomie. Ce texte vise à éclaircir cette chemin ouverte par Butler.

Resumo

A filósofa americana Judith Butler se propõe a continuar as pesquisas de Foucault quanto à problemática do “assujeitamento”, do sujeito e das normas do poder. Segundo ela, um sujeito vive uma ligação apaixonada com as normas e é investido por elas. Mais especificamente, é um outro ser humano que incarna as normas e força o sujeito a iniciar uma narração de si mesmo. Mas essa relação não é necessariamente positiva e pode contribuir para a negação do sujeito quando o outro tenta destruí-lo simbolicamente (fazendo uso da linguagem). É neste momento que se pode organizar uma poética do sujeito que lhe permita liberar-se e iniciar uma forma de autonomia. É este caminho aberto por Butler que gostaria de esclarecer no texto.

Introduction

Le problème de l'assujettissement est au cœur de la philosophie de Butler. Le concept d'assujettissement a traditionnellement été pensé comme une servitude venue de l'extérieure et exercée par un pouvoir tout puissant. Le pouvoir, dans cette conception, assujettit l'individu par la force et c'est uniquement à cette force extérieure qu'est due l'intériorisation du pouvoir. Contre cette conception de l'assujettissement par la force brute et extérieure, Butler, à la suite de Foucault, propose une redéfinition de l'assujettissement comme

entrelacement de forces en luttes. La redéfinition de l'assujettissement permet de rendre au sujet un pouvoir que ne lui accordait pas la définition classique. Non seulement l'assujettissement est désormais pensé comme lutte de pouvoir entre le sujet et le pouvoir normatif mais, plus fondamentalement encore, il apparaît comme la condition d'émergence du sujet. Il s'agit donc, non plus d'une violence extérieure mais d'une intériorisation normative. Dépendant d'un pouvoir extérieur, l'assujettissement est aussi ce qui constitue le sujet de l'intérieur. L'ambigüité vient de cette capacité d'un extérieur à créer une intériorité. Le moyen par lequel le pouvoir est intériorisé par le sujet est le discours. Le problème de Butler consiste à interroger la cause de la dépendance fondamentale du sujet à l'égard d'un discours normatif dont il n'est pas l'auteur et les voies de sortie du sujet à l'égard de ce discours. L'enjeu est de montrer l'hétéronomie à l'œuvre dans la constitution du sujet. Nous aimerions ici retracer les étapes de la réflexion butlerienne concernant l'assujettissement et chercher avec elle les conditions de l'expression de la liberté du sujet en dépit de cet assujettissement pesant sur lui.

1. L'ambigüité de la notion d'assujettissement

Butler, dans *La Vie Psychique du pouvoir*, use d'une métaphore pour expliquer le rapport du sujet au pouvoir : celle du retournement. L'avantage du concept de retournement est sa dimension duale ; un retournement peut s'opérer à tout moment lorsque le pouvoir interpelle le sujet mais il peut également se produire pour le sujet lui-même. Retournement vers la loi ou vers la norme et retournement sur soi sont les deux dimensions qui permettent au concept de retournement d'être le signe extérieur d'une réalité intérieure. Le retournement est alors thématiqué comme figure inaugural du sujet, moment où le sujet n'est pas encore tout à fait sujet, moment de l'institution subjective. La figure du retournement, moment capital de l'assujettissement est paradoxale car elle rend compte de ce moment où un sujet est institué par l'incorporation des normes du pouvoir. La temporalité de la figure du retournement est une temporalité qui se situe entre préhistoire et subjectivité réflexive : avant le retournement le sujet n'est pas encore sujet réflexif, il est inauguré par le retournement et conditionné par le pouvoir. Le retournement est donc ce moment qui est chargé d'inaugurer l'histoire subjective, il est à la fois hors du temps et condition de la temporalité, point de pivot de l'histoire subjective.

Ce flottement temporel et général de la figure du retournement est appuyé par la notion de trope qui est à la fois une autre manière de déterminer le retournement mais aussi qui sert à renforcer la thèse de Butler. Le trope est dans un sens premier une figure de rhétorique qui détourne les mots pour générer un nouveau sens. En réinvestissant le sens étymologique du trope qui signifie « tour » en grec ou figure du discours, une métaphore en latin, Butler en fait le concept sur lequel repose le moment de l'inauguration du sujet. Le trope est ce milieu ambigu d'où peut sortir une nouveauté radicale entre des termes (la subjectivité et le pouvoir) dont les rapports pou-

vaient sembler univoques. Pour que le décalage du trope soit effectif, il faut qu'une norme soit instituée et qu'une variation intervienne par rapport à cet étalon-valeur qu'est la norme, si bien que le trope est un mélange entre une norme instituée et un décalage subjectif par rapport à cette norme c'est-à-dire la manière propre à un sujet de s'approprier une norme neutre. L'utilisation de la notion de trope et son lien avec le langage montre bien que le cadre de la démonstration de la philosophe américaine est celui de la subjectivité discursive. Il ne s'agit plus de penser un sujet métaphysique ou transcendantale mais bien un sujet qui émerge au coeur du langage et des normes d'une société donnée. Le trope, d'abord figure de rhétorique devient concept représentatif de la rupture ontique qui se joue dans le moment d'émergence du sujet. Butler s'inspire de la scène de l'interpellation présente dans *Idéologies et Appareils Idéologiques d'État* d'Althusser pour montrer ce moment de la production du sujet narratif.

L'exemple althussérien de la dépendance du sujet au pouvoir

Althusser soutient dans *Idéologies et Appareils Idéologiques d'Etat* que « L'idéologie interpelle les individus en sujets. » Cette citation est lourde de sens puisqu'elle synthétise à la fois la constitution normative et discursive du sujet mais aussi son caractère relationnel. Le rapport de l'idéologie au sujet est un rapport de constitution réciproque. L'idéologie a besoin de s'incarner dans un individu qu'elle transforme par-là même en sujet et le sujet, pour sa part, a besoin de l'idéologie pour exister et pour être reconnu comme subjectivité unique. C'est alors qu'Althusser fait intervenir la notion d'interpellation comme ce sur quoi repose le mécanisme de la reconnaissance entre l'idéologie et le sujet qu'elle fait venir à l'être. Pour appuyer sa démonstration, il use de l'exemple devenu célèbre du policier qui hèle un passant. Cet exemple met en place une scène d'interpellation d'un policier qui crie « Hé, vous, là-bas ! » et le retournement du passant qui s'en suit. Cette simple scène de la vie quotidienne prouve, selon Althusser, l'attachement du sujet à la loi. Dans ce retournement, l'individu se fait sujet parce qu'il s'est vu reconnaître par la loi. Le sujet se savait être interpellé et savait que c'était lui seul qui l'était. L'idéologie offre à l'individu devenu sujet l'illusion de son unicité, de son authenticité de son caractère irremplaçable. Le sujet et l'idéologie se portent mutuellement à l'être, le sujet est le corps de l'idéologie. Revenons-en à présent à la lecture de Butler et voyons ce qu'elle retient des développements proposés par le philosophe français.

L'attachement passionné à la loi

La conception d'Althusser est vue comme étant limitée car reposant encore sur le modèle de l'Etat centralisé appliquant son pouvoir à travers la voix d'un représentant de l'Etat. Ce qu'il faut donc retenir avant tout selon Butler est ce qu'elle appelle un attachement passionné à la loi. Le sujet n'est pas assujéti par un pouvoir extérieur comme s'il n'y avait pas de dépendance de l'un à l'égard de l'autre. L'assujétissement est une nécessité pour la survie du sujet si bien que, l'attachement à la vie, est un attachement à l'assujétissement. La dépendance du sujet au pouvoir conditionne

le processus de formation du sujet. Mais cette dépendance fondamentale du sujet au pouvoir, cet attachement passionné est nié par le sujet. La distance organisée entre le sujet et le pouvoir conduit, selon Butler, à refouler l'attachement passionné, refoulement qui conduit à l'émergence de l'inconscient en même temps qu'à celle du sujet. C'est à partir du moment où je nie mon attachement à la loi que je deviens conscient de moi-même et que je laisse de côté les conditions de mon émergence.

Le ressort sur lequel fonctionne l'assujettissement est le désir d'être et le désir de reconnaissance du sujet. Le pouvoir joue de ce désir pour asseoir la subordination des sujets. Si le sujet en vient à être conscient de son attachement et donc de sa subordination, il rejette cet attachement et le nie. Ce déplacement ou cette négation tend à la dissolution du sujet car il ne se pense plus que comme négativité. Pour résumer la pensée de notre auteur, le mouvement qu'elle décrit est le suivant : attachement originaire au pouvoir qui conduit à l'émergence du sujet puis possibilité de prise de conscience de cet attachement. Si l'attachement survient dans le règne de la conscience, il y a négation de cet attachement par le sujet, négation qui risque de mener le sujet à sa dissolution. Le sujet déplace alors sa subordination, subordination qui retombe à l'inconscient. Le sujet est perpétuellement pris dans les rets d'une contradiction qui lui impose une autonomie d'apparence pour émerger et une subordination réelle mais niée pour persister dans l'être. Néanmoins le sujet parvient, à partir de cette négation de l'assujettissement originaire à la loi, à construire ce que Butler appelle un récit de soi.

2. Le récit de soi, l'interpellation d'autrui

Butler procède dans un autre ouvrage, *Le Récit de soi*, à une généalogie du sujet narratif. Cette généalogie n'est pas celle du sujet envisagé comme substance mais celle d'un sujet historique et social. Le problème, comme dans *La Vie Psychique du pouvoir*, est de savoir comment un « je » historique et social peut parvenir à rendre compte de lui-même?

Le paragraphe intitulé *Scenes of address* traite plus en longueur de la possibilité du sujet à rendre compte de lui-même et de la force des normes dans la constitution du sujet. Le premier problème auquel est confronté Butler est celui de l'origine : à quel moment et pourquoi un sujet commence à rendre compte de lui-même ? La réflexivité et la narrativité du sujet qui vont ici de paire ne commencent que dans une relation dyadique. C'est autrui (porteur des normes), en tant qu'il m'interpelle et qu'une relation de face à face se met en place, qui m'invite à rendre compte de moi, c'est-à-dire à avoir une attitude réflexive vis-à-vis de moi-même. La narrativité du sujet s'exprime ainsi :

« (...) je ne commence à me raconter qu'en face d'un « tu » qui me demande de rendre compte de moi. Ce n'est que face à cet interrogatoire, face à cette attribution faite par un autre- « était-ce toi ? » -, que chacun de nous commence

à se narrer ou découvre que, pour de pressantes raisons, nous devons devenir des êtres nous racontant. » (BUTLER, 2007, p.11)

La narrativité du sujet est une narrativité atypique. Le compte rendu de soi est déjà un impératif moral. Il est le résultat d'une interpellation d'autrui qu'il est nécessaire de prendre en compte. L'interpellation d'autrui est un « Pourquoi ? » qui demande en réponse une justification. Rendre compte de soi signifie donc en réalité, se justifier de ses actes. C'est en tant que justification que la narrativité du sujet devient réflexivité. Cette relation originaire à autrui est le premier mode de constitution du sujet évoqué par Butler. La seconde instance constitutive du sujet narratif est sa relation aux normes. Butler écrit :

« Il n'y a pas de construction de soi (*poiesis*) en dehors d'un certain mode de subjectivation (ou d'assujettissement) et donc il n'y a pas non plus de constitution de soi en dehors des normes qui orchestrent les formes possibles que peut prendre un sujet. » (BUTLER, 2007, p.17)

Le sujet n'est pas seulement institué par sa relation à autrui mais aussi par des normes linguistiques. Toute relation à autrui s'inscrit dans un cadre social et linguistique constitutif de la relation. Que ce soit pour l'émergence du soi ou de la relation à autrui, la préexistence de la norme est la condition de la dépossession du sujet. Le sujet est opaque à lui-même, il ne peut rendre compte de soi ni pleinement ni de manière transparente, et cela du fait même de cette préexistence de la norme. L'institution du sujet ne peut se faire qu'avec autrui et des normes linguistiques qui nous excèdent. Nous sommes donc plongés l'un et l'autre dans la pesanteur et la neutralité du langage et il s'agit de créer une relation originale au sein même de cette neutralité. Le sujet connaît donc une double dépossession. Il est dépossédé par les normes linguistiques et par autrui. Dans ces conditions, rendre compte de soi de façon claire et distincte est-il encore possible ? La réponse est non. Pour qu'un compte rendu de soi puisse se faire, il faut qu'il se fasse à autrui et dans le cadre des normes sociales. La dépossession de soi, loin d'être un mal du sujet, une tare irrémédiable qui le rende définitivement opaque à lui-même, est pour Butler la condition de possibilité du compte rendu de soi. C'est en étant dépossédé et en acceptant cette dépossession que je peux rendre compte de moi-même. Le compte rendu de soi reste un compte rendu en ce sens qu'il doit être exposé à un public, à autrui. C'est seulement par cette exposition publique que le compte rendu est véritable. Le compte rendu de soi ne peut donc qu'être tourné vers l'extérieur, si bien qu'il n'appartient pas non plus au sujet. Rendre compte de soi c'est accepter l'absence de la toute puissance du moi. La narration de soi nous projette dans un monde commun. L'expérience de soi, qui pourrait paraître être la chose la plus intime et la moins communicable, ne peut se faire que comme langage et nécessite une création et un travail perpétuel qui est du aux nécessités de la reconnaissance. Butler fait du langage le mode de la conscience de soi par l'intermédiaire de l'exposition à autrui. Alors que la dépossession pourrait paraître être un acte irrévocable, elle est, en réalité, le moyen par lequel le sujet

peut rendre compte de lui-même et prendre conscience de lui-même, le moyen par lequel le sujet est créé.

Il faut donc noter que :

« (...) ma narration commence *in medias res*, lorsque nombres de choses ont eu lieu qui me rendent, moi et mon histoire, possible dans le langage. (...) En élaborant l'histoire, je me crée une nouvelle forme en instituant un « je » narratif qui se surajoute au « je » dont je cherche à raconter la vie passée. (...) La narration de soi est partielle, hantée par ce dont chacune ne peut concevoir aucune histoire définitive. Je ne peux pas expliquer exactement pourquoi j'ai émergé de telle façon et mes efforts de reconstruction narrative sont toujours sujets à révision. Il y a cela en moi et de moi dont je ne peux pas rendre compte. » (BUTLER, 2007, p.40)

Butler invite à penser la subjectivité comme une création fonctionnant sur le mode du récit de soi, création jamais achevée dont l'efficace vient de son caractère itératif. Le jeu entre les normes et la subjectivité, mais aussi les rapports de reconnaissance forment, déforment et reforment constamment le sujet. Butler, s'inscrivant ainsi dans la tradition anglo-saxonne depuis Locke, envisage la subjectivité sous la forme d'un entrelacs de dialogues perpétuels, condition de possibilité d'une création continuée de soi dans la relation aux normes et à autrui.

Mais alors, que se passe-t-il lorsque le rapport d'interpellation se fait de manière abjecte ou injurieuse ? Jusqu'ici l'institution du sujet se faisait plutôt sereinement et même si ce dernier était dépossédé, il semblait pouvoir au moins se construire malgré cette dépossession. Qu'en est-il lorsque le sujet est reconnu et interpellé dans un but dégradant ?

De la vulnérabilité linguistique

L'œuvre *Le Pouvoir des Mots* s'ouvre justement sur cette interrogation. Que signifie être blessé par le langage ou par les mots ? La blessure se traduit d'abord sous la forme de l'insulte. Être insulté revient à recevoir un nom injurieux, un nom qui cherche à nous constituer de manière abjecte. L'injure repose sur le nom mais aussi sur la manière de le prononcer. Il entretient une fonction de désorientation voire d'asubjectivation. En effet, l'insulte vient nécessairement après que le sujet fut institué, après que le sujet ait engagé le récit de soi. Alors que le sujet avait tout fait pour s'accorder une place au soleil, qu'il s'était inscrit dans la communauté des locuteurs, le voilà jeté à la dérive de lui-même sans place spécifique au milieu des autres. Alors que la nomination a pour fonction première de cristalliser un individu (les parents qui nomment leur enfants), l'insulte use des pouvoirs de la nomination pour en inverser les effets et pour, non pas cristalliser, mais rendre le sujet évanescant. Par le langage, le corps du sujet existe socialement et c'est la destruction de cette existence sociale que vise l'insulte. L'interpellation dont nous avons déjà parlé peut constituer l'individu positivement ou de façon abjecte. Ce qui fait la force de l'interpellation abjecte est qu'elle reproduit les mêmes conditions que l'interpellation instituante. Ainsi, si nous sommes des êtres de langage c'est-à-dire des êtres constitués par le langage, celui-ci peut

également menacer notre existence. Il y a donc un pouvoir propre au langage, il est une puissance d'agir. Cette puissance d'agir du langage s'accompagne d'une autre puissance, celle du corps. Le langage se fait nécessairement par l'intermédiaire d'un corps parlant et lorsqu'un individu profère une injure ou une menace à l'égard d'un autre, c'est autant par le corps que par le langage qu'il le fait. A vrai dire, dans l'injure le corps du locuteur se trouve exposé à celui qu'il injure et au final l'injure procède des mêmes ressorts et donc des mêmes dangers que dans une scène d'interpellation classique. Il se met en place un jeu de reconnaissance et une reconnaissance injurieuse reste une reconnaissance, c'est-à-dire un acte symbolique s'exposant à la lutte si on reprend le schéma hegelien. Butler s'intéresse d'ailleurs à Hegel tout au long de son œuvre et plus spécifiquement dans un court ouvrage coécrit avec Catherine Malabou et qui s'intitule *Sois mon corps*. Elle lit le philosophe allemand en soutenant que l'identité du sujet est une identité qui se fait dans la déchirure de la rencontre de l'autre. La vérité de soi n'est pas celle d'un sujet auto-suffisant mais elle se découvre dans la division infinie. Le sujet se forme, réforme, déforme indéfiniment et c'est de cet attachement nécessaire en même temps que de la nécessité de se construire soi-même que naît toute la dialectique qui se joue entre moi et autrui. Je ne peux ni parvenir à être moi par mes propre moyens, seul, ni m'en remettre purement et simplement à autrui. Je suis irrémédiablement attaché à autrui mais en même temps dois trouver ma propre forme d'existence. L'attachement-détachement du sujet se fait également dans les constitutions abjectes. Dans *Le pouvoir des mots*, Butler use de plusieurs exemples dont celui des homosexuels ou des noirs qui reprennent à leur compte les insultes dont ils sont la cible et s'appellent entre eux « pédé » ou « négro » afin de d'inverser la tentative d'institution abjecte. C'est alors que la philosophe parle de « discours inversé ».

Mais Butler va plus loin encore en considérant le caractère labile des mots injurieux voire de tout mot. Un mot ou un acte de langage n'est pas enfermé dans une signification unique mais est ouvert sur un ensemble de resignifications possibles. C'est peut-être ici que nous pouvons anticiper la notion de trope, même si elle n'apparaît pas encore dans *Le Pouvoir des mots*, puisqu'il y a une sorte de tour métaphorique qui se trouve à l'intérieur de chaque mot et donc de chaque injure. Le mot n'est pas fermé mais ouvert, il est comme le langage, une entité historique dont les significations peuvent varier avec le temps. Plutôt donc que de condamner par la loi les mots injurieux comme le souhaite Mac Kinnon dans le domaine de la pornographie¹, Butler invite à une poétique du langage au sens originnaire du terme, c'est-à-dire à une création au sein même du langage. Qu'est-ce que la poésie ? C'est utiliser une langue déjà constituée pour lui faire dire ce

1 Mac Kinnon est une intellectuelle américaine opposée à Butler qui souhaite voir se mettre en place la condamnation des propos tenus dans les films pornographiques jugés avilissants à l'égard des femmes. Elle travaille depuis 1983 en collaboration avec Andréa Dworkin et les deux intellectuelles publièrent un *Traité des droits antipornographiques*. La pornographie y est vue comme incarnant un discours haineux (*hate speech*) niant le droit des femmes. Butler soutient, contre cette idée, que la répression finit par retomber sur les minorités et qu'elle comporte donc en elle un effet pervers. Il faut alors plutôt laisser les minorités faire œuvre de re-signification et les laisser prendre en charge la lutte.

qu'elle n'a jamais dit, pour lui trouver un nouvel assemblage. Le langage est vivant et il est toujours possible de lui donner un nouveau souffle, de travailler sa signification. C'est en cela que nous baignons dans le langage, qu'il nous excède et donc qu'il ne nous enferme pas définitivement. Si le langage nous constitue, il est aussi ce par quoi nous pouvons conquérir notre liberté et nous redéfinir. Le discours de haine n'est donc pas toujours efficace. Comme tout discours, il peut connaître un détournement, une signification nouvelle en fonction de l'attitude que l'on décide d'adopter à son égard.

Retrouver un sujet de l'action

Butler pense les conditions, non pas d'une sortie pure de l'assujettissement ou de la constitution dans l'abject, mais pense les conditions d'une assomption de l'assujettissement qui pourra permettre au sujet d'en faire jouer les mécanismes et d'être acteur de son processus de formation. Le problème à résoudre est celui d'une action possible en dépit du phénomène d'assujettissement injurieux. Pour comprendre les données de ce problème, il semble à l'auteur nécessaire de redéfinir la notion même de sujet. Le sujet ne doit pas être confondu avec l'individu ou la personne comme entité cristallisée mais doit être thématiqué comme « structure en formation ». L'association des termes de structure et de formation montre bien à la fois la solidité de la catégorie de sujet et sa plasticité. Le sujet possède cette complexité qu'il est toujours le même et toujours en mouvement, il est une structure ouverte sur un indéfini de possibilités. La spécificité de la catégorie de sujet est établie dans le langage :

« Le sujet est pour l'individu la circonstance linguistique qui lui permet d'acquérir et de reproduire l'intelligibilité, la condition linguistique de son existence et de son action. »
(BUTLER, 2002, p.34)

Dans le troisième chapitre de *La vie psychique du pouvoir*, intitulé « Assujettissement, résistance, re-signification », Butler tente de résoudre ce problème à travers une lecture croisée de Foucault et Freud. Elle repart du problème de l'assujettissement en montrant que c'est en lui que le sujet émerge à travers un discours qui forme ou plutôt « formule » son corps. La fameuse « âme, prison du corps » de Foucault n'est autre que ce discours qui excède et assujettit si bien que, toute libération, ne peut se faire qu'en prenant en compte cet assujettissement initial. La résistance au discours assujettissant est le plus souvent refoulée, c'est la raison pour laquelle il est possible de lier Foucault et Freud, mais elle peut également rejaillir et produire des effets sur le sujet autant que sur le discours assujettissant. Il y a, selon Butler, « des effets formateurs (...) de l'interdit ». Pour que le sujet émerge, il faut que le corps soit détruit et cette destruction est justement opérée par le discours.

C'est par le langage que le sujet se positionne vis-à-vis des conditions de sa subordination et, avant tout, des conditions de son existence. Le langage apparaît alors comme l'une des possibilités de sortie du cercle vicieux de l'assujettissement. La narration comme histoire de la conscience de soi est aussi la condition de possibilité

d'un décalage par rapport à l'assujettissement et donc rend possible l'action. C'est dans le langage que le sujet conquiert une densité qui lui permet, bon gré mal gré, d'agir. De plus, il y a des trous dans l'assujettissement car celui-ci ne peut fonctionner que sur le modèle de l'itération. C'est seulement par la répétition de la normalisation que cette dernière peut conserver son efficace. Or justement, cela permet au sujet de prendre conscience des mécanismes qui s'opèrent contre lui. C'est sur le mode de la résistance que Butler pense une voie de sortie de l'assujettissement. La narration de soi est la condition qui rend possible une résistance à l'assujettissement. Dans les interstices de l'assujettissement se glisse un lieu de résistance du sujet, c'est-à-dire qu'à l'intérieur même de l'assujettissement la résistance est possible. Cette dernière est possible notamment dans le « discours inversé », c'est-à-dire lorsque le discours normalisateur (abjecte ou non) se trouve pris à charge et détourné de son but initial par le sujet. C'est là toute la puissance de la pensée de Butler, offrir un mode d'altération de l'assujettissement en prenant compte du mode de fonctionnement de cet assujettissement, faire travailler l'assujettissement de l'intérieur et contre lui-même. Le sujet n'est pas enfermé dans les mécanismes de l'assujettissement et peut sortir de ces mécanismes même si la « re-normalisation » guette toujours. Concluons ce passage par les mots de notre auteur :

« (...) le sujet ne saurait étouffer l'ambivalence par laquelle il est constitué. Douleuruse, dynamique et prometteuse, cette oscillation entre le déjà-là et le encore-à-venir est un carrefour qui rallie toutes les étapes par lesquelles il est formé, ambivalence réitérée au cœur de l'action.
(BUTLER, 2002, p. 43-33)

L'assujettissement n'est pas soumission unilatérale mais mouvement perpétuel vers un futur indéterminé.

3. Conclusion

Au final, nous avons pu voir que tout sujet ne peut se construire que dans un dialogue avec des normes. Ces normes s'incarnent en autrui qui m'impose la mise en place d'un récit de moi-même, récit qui aura pour conséquence l'institution de ma subjectivité. Seulement, cette institution ne se fait pas toujours paisiblement et autrui peut tenter de m'instituer de façon abjecte. Il ne s'agit pas là d'une sentence définitive même si cela peut être extrêmement douloureux. S'ouvre alors pour le sujet la possibilité d'un travail sur le langage qui aura un effet rétroactif sur lui-même. Il n'y a donc pas de révolution du sujet hors de l'assujettissement mais simplement des résistances et comme l'écrit Jacqueline Rose, citée par Butler :

« Il n'y a donc pas par rapport au pouvoir un lieu du grand Refus – âme de la révolte, foyer de toutes les rébellions, loi pure du révolutionnaire. Mais des résistances qui sont des cas d'espèce : possibles, nécessaires, improbables, spontanées, sauvages, solitaires, concertés, rampantes, violentes, irréconciliables, prompts à la transaction, intéressées ou sacrificielles ; par définition, elles ne peuvent exister que

dans le champ stratégique des relations de pouvoir. Mais cela ne veut pas dire qu'elles n'en sont que le contrecoup, la marque en creux, formant par rapport à l'essentiel domination un envers finalement toujours passif, voué à l'indéfinie défaite. » (ROSE, 1987, p.85)

Bibliographie

ALTHUSSER Louis, POSITIONS (1964-1975), Paris, Les Éditions sociales, 1976

BUTLER Judith, *La Vie psychique du pouvoir. L'Assujettissement en théories*, préface de Catherine Malabou, traduction de Brice Matthieussent, Leo Scheer, Paris, 2002.

-*Le Pouvoir des mots. Politique du performatif*, préface de Charlotte Nordmann et de Jérôme Vidal, traduction de Charlotte Nordmann avec la collaboration de Jérôme Vidal, Éditions Amsterdam, Paris, 2004.

-*Le Récit de soi*, traduit de l'anglais par Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier, Paris, Puf, 2007.

-*Sois mon corps*, traduit de l'anglais par Elsa Boyer, Paris, Bayard, 2010

ROSE Jacqueline, *Sexuality in the field of vision*, Londres, Verso, 1987.